

selle, toutes les fois que je vous vois, je ne puis m'empêcher de me rappeler ce temps délicieux où votre taille charmante tenait dans les deux mains. » Notons que Mlle Contat avait pris un embonpoint énorme et qu'elle n'était plus jeune; aussi se mordait-elle les lèvres et se tenait-elle à quatre pour ne pas éclater. Lorsque fut servi l'ambigu, M. de Charost se trouva placé auprès de Mlle Contat. Dans un moment où la conversation était devenue générale, on parla des bossus, et M. de Charost dit à ce sujet, en avançant l'épaulé : « Oh ! pour nous autres bossus, on ne peut nous refuser d'avoir de l'esprit; c'est une chose sur laquelle tout le monde est d'accord. » La comédienne saisit la balle au bond et répliqua aussitôt : « Vous bossu, monsieur ! qui a dit cela ? vous n'êtes que contrefait. » Que de bossus, selon le mot de Mlle Contat, ne sont que contrefaits !

Terminons ce long article sur les bossus par un petit chapelet d'anecdotes. Le mot chapelet nous semble assez bien trouvé, puisqu'il s'agit ici de ces éminences qui ne diffèrent d'un grain de chapelet que par le volume.

— *Anecdotes.* Le roi d'Angleterre, apercevant dans une rue de Londres Pope, qui était bossu, dit à ses courtisans : « Je voudrais bien savoir à quoi sert ce petit homme qui marche tout de travers. » Pope l'entendit, et cria, en se retournant : « A vous faire marcher droit. »

Tous les bossus n'ont pas volé leur réputation d'esprit. L'un d'eux, se promenant dans un jardin public, entendit deux messieurs qui se disaient en le regardant : « Le bel Esope ! — Vous avez raison, messieurs, répliqua-t-il aussitôt, je fais parler les bêtes. »

Le prince d'Orange, au désespoir d'avoir été battu à Fleurus, à Leuse, à Steinkerke et à Nerwinde, disait, en parlant de M. de Luxembourg : « Est-il possible que je ne battrais jamais ce bossu-là ? » M. de Luxembourg, l'ayant su, répondit : « Comment sait-il que je suis bossu, il ne m'a jamais vu par derrière ? »

Un bossu, traversant le marché des Innocents, fut arrêté par une écaillère, qui lui dit en frappant sur sa bosse : « Eh ! l'ami, combien la vielle. » Le malin bossu fit entendre un de ces bruits qu'on ne nomme pas, et lui répondit : « Ça dépend du son, voyez si celui-là vous plaît. »

D'Alençon était fils d'un huissier au parlement de Paris, et avait été reçu dans la même charge. Il était bossu, et dévoré de la manie de passer pour homme d'esprit, quoiqu'il n'en eût que médiocrement; aussi l'abbé Pons, autre bossu, qui avait beaucoup de mérite, disait de lui, avec une espèce d'indignation : « Cet animal-là déshonore l'honorable corps des bossus. »

Un bossu, revenant d'un bal au milieu de la nuit, frappe à la porte d'un de ses amis. Il gelaient très-fort. L'ami ayant ouvert sa fenêtre lui demanda ce qu'il voulait. « Descends, je t'en prie. — Mais je suis nu, je vais m'habiller. — Descends sur-le-champ, ce sera l'affaire d'une minute, et je ne puis attendre. Ah ! mon cher, ajouta-t-il quand l'ami fut descendu, dis-moi si ma bosse est encore derrière mon dos; il fait si froid que je ne la sens plus. »

Un prédicateur prouvait en chaire que tout ce que Dieu a fait est bien fait. « Voilà, disait en lui-même un bossu qui l'écoutait attentivement, une chose bien difficile à croire. » Il attend le prédicateur à la porte de l'église et lui dit : « Monsieur, vous avez prêché que Dieu avait bien fait toutes choses; voyez comme je suis bâti ! — Mon ami, lui répondit le prédicateur en le regardant, il ne vous manque rien, vous êtes très-bien fait pour un bossu. »

Un bossu à la manière de Polichinelle se trouvait dans une société, en compagnie d'un de nos académiciens, qui n'a pas d'Esope que l'esprit. Comme le spirituel académicien venait de répliquer par un trait d'une finesse extrême, le bossu résolut d'en glorifier toute sa race, et, se redressant avec une fierté comique : « Nous autres bossus, s'écria-t-il, nous ne restons jamais à court. — Mais vous, répliqua l'académicien, peu flatté de cette solidarité et se souvenant peut-être du mot de Mlle Contat, vous n'êtes pas bossu, vous êtes contrefait. »

Un homme-géant, un hercule se promenait un soir à la foire Saint-Laurent, tandis qu'on jouait des parades au dehors. Tout occupé des lazzi du pitre d'un jeu de marionnettes, il heurta par mégarde un petit bossu qui, se redressant sur la pointe du pied, apostropha très-incivilement ce grand homme ou plutôt cet homme grand. Celui-ci, sans témoigner la moindre colère, affecta de se courber et de dire, en élevant la voix : « Qu'est-ce qui est là-bas ? » L'Esope, furieux de ce sarcasme, mit la main sur la garde de son épée, et en demanda raison à son adversaire. Mais l'homme de haute stature, toujours de l'air le plus tranquille, prit le mirimidon par le milieu du corps, et le posant sur le balcon de la pa-

rade, il dit froidement : « Tenez, serrez votre polichinelle, qui s'avise de faire ici du tapage. »

Un bossu, plein d'enjouement et de gaieté, avait le bon esprit d'être le premier à plaisanter sur sa bosse. Un jour, entre autres, dans un cercle de vingt personnes où il était, arrive un homme qui avait, comme lui, le malheur d'être affligé d'une bosse considérable, mais devant lequel il était dangereux de traiter ce point délicat. A peine il le voit entrer, qu'il avance deux pas à sa rencontre, le regarde de la tête aux pieds avec un air de surprise, et se rapprochant de son voisin, lui dit à l'oreille, d'un ton assez élevé pour être entendu de tout le monde : « Ah ! mon ami, quelle bosse ! Le voisin, qui ne s'attendait à rien moins, part d'un éclat de rire. Cet éclat se communique : on se retourne, on se mord les lèvres, on veut se retenir; il n'y a pas moyen. Le nouveau venu, déconcerté, jette sur l'homme à l'exclamation un regard de travers. Celui-ci, sans s'émouvoir, hausse les épaules, et reprend avec un sourire de pitié : « Ah ! monsieur, quelle bosse ! — Monsieur, vous m'insultez, dit l'autre, à qui le feu monte au visage, et je veux en avoir raison; sortons. — Eh ! monsieur, quand nous sortirions, en seriez-vous moins bossu ? — Ah ! c'en est trop, s'écria le petit homme; et, en même temps, il tire son épée et veut en percer son ennemi. — Oh ! oh ! tu te fâches, lui dit froidement son confrère, en lui tournant le dos; eh bien, frappe, si tu l'oses. »

Saint Ignace, fondateur des jésuites, était boiteux. L'abbé Chauvelin, qu'on peut regarder comme le plus grand ennemi de cette société, était bossu, ce qui donna lieu au distique suivant :

Que fragile est ton sort, société perverse !  
Un boiteux t'a fondée, un bossu te renverse.

Un nommé Galiot, bossu par le devant, Et d'une bizarre figure,  
Dans la ville de Siennne entra sa monture;  
Un citadin, mauvais plaisant,  
Lui dit pour le railler : « Les autres, d'ordinaire,  
Portent valise par derrière :  
Pourquoi donc par devant la vôtre portez-vous ?  
— C'est, répond Galiot, qu'en pays de flous  
On agit de cette manière. »

*Bossu* (Lé), roman publié en 1857, par Paul Féval. C'est une histoire de cape et d'épée, comme l'auteur l'a intitulée lui-même; mais, à travers ce cliquetis de fer, ces estocades gigantesques, on peut suivre le fil conducteur qui mène au but et maintient l'unité de l'œuvre. Le *Bossu* est le récit de la lutte entreprise par un seul homme, pauvre, exilé, sans appui, contre le premier des grands seigneurs de la cour, le cousin du régent, soutenu par une armée de courtisans peu scrupuleux, de valets sans foi ni loi et de spadassins prêts à tuer un homme pour un écu. D'un côté, tout favorise les desseins du grand seigneur, de l'autre, tout se tourne en obstacle, et, cependant, la balance finit par pencher du côté de l'exilé. C'est qu'il a mis son épée dans le plateau, et que cette épée est si lourde que nulle main n'en peut soutenir le choc.

Philippe de Gonzague a assassiné le prince de Nevers pour hériter de sa fortune et de sa veuve, mais il n'a pu lui voler son enfant; un jeune homme plein de cœur, d'audace et de bravoure, Henri Lagardère a dérobé Aurèle de Nevers aux meurtriers, l'a sauvée au péril de sa vie et a réussi à l'élever en pays étranger, déjouant, par son esprit et son courage, toutes les tentatives formées contre elle.

La veuve de Nevers est devenue l'épouse de Philippe de Gonzague, et, au moment où se lie la véritable intrigue du roman, tandis qu'elle pleure encore sa fille, son mari lui présente une étrangère qu'il veut substituer à Aurèle, pour s'assurer les dépouilles de son père; mais Lagardère, fidèle à la devise de Nevers (*Adsum*, j'y suis), a prévenu la princesse, qui refuse de reconnaître l'étrangère pour sa fille et attend la réalisation des promesses de Lagardère, qui lui a juré de lui rendre son enfant. Philippe de Gonzague, accusé par elle, a découvert, grâce à ses affidés, la demeure de Lagardère et essaye plusieurs fois de le faire assassiner. Ceux qu'il envoie contre lui sont des spadassins qui l'ont aidé au meurtre du prince de Nevers. Lagardère, implacable comme la vengeance, les tue tous l'un après l'autre, les armes à la main.

Gonzague est partagé entre deux occupations qui absorbent tous ses instants, mais dont le but est le même : augmenter sa fortune. Faire disparaître Aurèle de Nevers et monopoliser les bénéfices des opérations financières du banquier écossais Law, telles sont les deux difficultés contre lesquelles il lutte. Son hôtel, transformé en arène d'agiotage, devient le centre de toutes les petites infamies des traitants. Les marchés s'y concluent à la minute et se signent sur le dos d'un bossu, personnage inconnu, comique et terrible à la fois, dont la langue acérée fait trembler Gonzague lui-même, quoiqu'il ait l'air de servir ses projets contre Lagardère. Quel est-il ? D'où vient-il ? Nul ne le sait, nul ne le peut deviner. Ce bossu, énigme vivante pour chacun des acteurs du roman, les réduit tous au silence par ses railleries effrayantes; car il possède les

secrets de tous et réveille le remords dans ces âmes gangrenées.

En dépit des craintes qu'il lui inspire, Gonzague se sert de lui, tant il déploie d'habileté dans ses manœuvres contre Lagardère, jusqu'au moment où le fruit de vingt années d'efforts, de ruse et d'un courage héroïque semble perdu par la disparition des papiers établissant la naissance d'Aurèle de Nevers. Le bossu se redresse, et sous le masque du bouffon apparaît Lagardère, beau et terrible comme aux jours de sa jeunesse, et poussant le formidable cri de guerre des Nevers : « J'y suis, j'y suis ! » Les preuves qu'il a promises, il ne peut plus les donner; placé entre l'habile défense de Gonzague et les attaques de la mère d'Aurèle, qui l'accuse d'avoir voulu lui voler le cœur de sa fille dans un but de vil intérêt, cet homme si fort chancelle; il se sent terrassé par le destin. Il renonce à lutter, et, à l'instant où, pour prix de sa vie de sacrifice, il va périr de la mort infâme des criminels, Aurèle, conduite par sa mère, qu'elle a réussi à convaincre du dévouement de Lagardère, vient lui demander de s'unir à lui. L'époux futur d'Aurèle reprend courage; rien désormais ne saurait lui résister : grâce à un adroit subterfuge, il prouve au régent la culpabilité de Gonzague et le tue près du tombeau de Philippe de Nevers. Sa récompense, c'est le titre de comte et la main d'Aurèle. Le bossu l'a bien méritée.

La trame du roman est, on vient de le voir, tissée avec une merveilleuse habileté; elle abonde en péripéties qui expliquent son immense succès lorsqu'elle a été mise à la scène. Les exploits de Lagardère l'épée en main, tout fabuleux qu'ils puissent paraître, ne dépassent cependant pas la vraisemblance et cadrent bien avec les mœurs de cette époque, singulier mélange de boue et de diamant, où le côté chevaleresque éclate sans cesse au milieu de scènes dignes du crayon de Callot. Dans la seconde partie, intitulée : *L'Hôtel Saint-Magloire*, les saturnales financières du système de Law sont dépeintes avec une vérité d'ironie inimitable. On voit agir les personnages, les nobles coudoyant leurs laquais enrichis, pour venir s'agenouiller devant le veau d'or et son grand prêtre Gonzague. Cette orgie d'agiotage a été expliquée par des historiens sérieux d'une manière aussi fidèle, mais, à coup sûr, beaucoup moins saisissante. Quant au héros du roman, Lagardère ou le bossu, c'est un de ces types chevaleresques comme on en rencontrait au moyen âge. Corps de fer, bras d'acier, cœur d'or, aussi terrible le sarcasme à la bouche que l'épée à la main, il représente bien ces cadets sans fortune et sans famille qui peuvent dire, comme l'un d'eux : *Nous n'avons pas d'aïeux, c'est vrai, mais nous sommes des ancêtres.*

Le style du *Bossu* est d'une vivacité singulière; il est étincelant, chatoyant et rapide comme l'épée du héros. Le lecteur, saisi dès le début par l'esprit chevaleresque de ce roman, est entraîné à travers onze volumes jusqu'au dénouement, sans avoir le temps de respirer. Il semble qu'il soit poussé en avant, l'épée dans les reins; il ne songe même pas à réfléchir; tant d'incidents se succèdent sous ses yeux, qu'il croit assister à une de ces scènes de féerie où les changements à vue sont si rapides qu'à peine a-t-on le regard assez ferme pour les suivre à travers l'éblouissement des décors. L'imagination règne en souveraine d'un bout à l'autre de l'ouvrage, et cependant ce récit à la veine est écrit d'un style assez correct, bien qu'il sente trop l'improvisation.

En terminant, disons quelques mots du *Bossu*, drame en cinq actes et en douze tableaux, du même auteur en collaboration avec M. Anicet Bourgeois, et qui fut représenté sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin le 8 septembre 1862. Certes, si jamais roman a mérité d'être arrangé pour le théâtre, c'est celui de M. Paul Féval. Aussi le drame a-t-il été taillé en plein drap dans le livre, et le succès le plus complet est venu s'ajouter à celui que le roman avait déjà obtenu.

Nous avons donné plus haut un aperçu du sujet, et nous nous contenterons de parler ici de la manière dont les acteurs se sont acquittés de leurs rôles. Les auteurs eux-mêmes n'auraient pu rêver un Lagardère plus accompli que Mélingue. Il tenait aussi fièrement l'épée qu'il portait bravement sa bosse, et l'on ne peut s'imaginer des allures à la fois plus cavalières et plus grandioses. Joignez à ce comédien inimitable : Brindeau, dans le rôle difficile du duc de Gonzague; Vannoy, dans celui d'un spadassin goguenard; Mmes Raucourt et Defodon, dans les deux charmantes caractères de Blanche de Quélus et de Blanche de Nevers, et vous comprendrez comment le *Bossu* a eu, seulement à Paris, plus de deux cents représentations.

Ce drame donna lieu à une discussion très-curieuse entre deux écrivains renommés, discussion qui mérite d'être rapportée, parce qu'elle peint un côté des mœurs littéraires de notre époque. Quand parut le drame du *Bossu*, quelques journaux prétendirent que l'idée de faire une pièce avec le roman avait été fournie à M. Paul Féval par M. Victorien Sardou; M. Féval démentit ce bruit, et l'affaire n'alla pas plus loin. Quatre ans après (1866), M. Féval, écrivant des causeries dans le *Figaro*, s'avisa un beau jour de prendre pour sujet ses tentatives de collaboration avec M. Sardou; il conta la chose à sa manière.

M. Sardou ne manqua pas de lui répondre sur le même ton, et il en résulta deux lettres où les traits caractéristiques abondent autant que l'esprit. Deux écrivains, se jugeant mutuellement et se disant leurs petites vérités, sont des juges aussi infaillibles que deux femmes appréciant leur beauté : quelque mérite pourra échapper à leur analyse; mais, à coup sûr, aucune tache, aucun défaut ne manquera à l'appel. Voici d'abord le portrait de M. Sardou, tracé de main de maître : « A l'heure où j'écris ceci, dit M. Paul Féval, je vois encore cette mièvre figure, où il y avait de la souffrance, du découragement et de la volonté; ces yeux inquiets, qui sont en réalité excellents et qui me semblaient myopes; ces traits admirablement taillés, un peu trop coupants, aigus jusqu'à être pointus, et qui me firent jeter un coup d'œil derrière le dos, où, néanmoins, il n'y avait point de bosse; ce front, heureusement développé, intelligent au possible, couronné par la plus magnifique chevelure que j'aie jamais vue. Il y avait là-dedans de l'enfant et de la femme très-âgée. C'était joli et ruiné. » Nous avons vu l'homme, voyons-le maintenant à l'œuvre, et comment il est apprécié par son confrère. « Il est éloquent dans toute la force du terme, et, circonstance bizarre, ce n'est pas avec sa propre pensée; j'avais lu tout ce qu'il me disait dans Cooper, dans le capitaine Mayne-Reid et dans Gabriel Ferry; néanmoins cela me sembla original, tant il jongle adroitement avec ses souvenirs. C'est l'homme de l'emprunt continu; il emprunte comme les généraux donnent, sans compter. Quand il a voulu justifier ses emprunts, il emprunte jusqu'à sa justification. Mais je n'admire pas seulement cette richesse inouïe de la faculté emprunteuse, cette opulence de la mémoire; je suis frappé encore bien davantage par l'habileté serrée, abondante, pittoresque, que le candidat mélodramaturge dépensait à soutenir une cause perdue. Quel homme d'affaires ! quel splendide amateur de soi ! Que de conviction, que de passion ! il me joua des scènes à quatre en prenant toutes les poses, il rampa dans le sentier de la guerre (son drame se passait en Amérique); il sculpta quelques visages pâles, il incendia quelques wigwags; il se poignarda pour le jeune premier, il accoucha clandestinement pour l'ingénue; il fit tout, dessinant les décors, allumant les lampes, donnant des rôles aux fauteuils, à la table, à la pendule, à la pelle, à la pincette, à son mouchoir; c'était un diable. Tout son corps anguleux travaillait, sa voix s'enrouait, ses cheveux fouettaient sa joue blême, il avait fini par me prendre, ce qui n'est pas bien difficile. Je perdais plante, et j'allais lui déclarer qu'il m'avait pris à sa démoniaque mécanique, lorsqu'il s'arrêta tout à coup, au plus furieux moment, pour me dire froidement : « C'est bien, je suis fixé, c'est idiot; nous ferons autre chose. » Il prit son parapluie (j'ai rarement vu de plus beaux parapluies que les siens), me remercia de mon bon accueil et s'en alla. Je le regardai traverser la cour par la fenêtre. Il portait dignement son parapluie, qui lui allait comme un gant. Le diable s'était changé en un paisible petit bonhomme, d'apparence valétudinaire et un peu moine. » Voici enfin l'appréciation du talent de M. Sardou comme auteur dramatique : « A mes yeux, M. Sardou est un précieux talent, sans élan, sans cordialité, sans jeunesse, mais souverainement adroit dans ses choix, hardi avec calcul, habile à feindre la fougue et arrivant à la chaleur par des prodiges de gymnastique cérébrale. Les lièvres de ses civets ne sont pas toujours tués par lui, c'est certain; mais il les ravigote à miracle, et, s'il y glisse, l'espigole qu'il est, un lambeau de gibier de gouttière, on s'en têche les doigts. C'est poivre magistralement. Comme il prend sa muscade où il la trouve, rien ne lui coûte : il a de pleines marmittes de reliefs, auxquels il donne une forme définitive à force d'esprit, d'algebre et de migraines. S'il se bat les flancs, ce n'est jamais en vain. Sa verve est rarement naturelle, mais il a de la verve ou quelque chose qui y ressemble comme deux gouttes d'eau. Et que m'importe, après tout, le procédé qui fouette la crème, si elle mousse ? Certes, il n'a ni la carrure dramatique d'Emile Augier, ni la science terrible d'Alexandre Dumas fils, ni l'admirable nature de Théodore Barrière; mais ses succès ne sont pas moins bruyants que les leurs, et ses chutes sont plus rares. Quand il fait bien, ce qui arrive très-souvent, le public n'est pas toujours content; mais, ventre de biche ! quand il fait mal, le diable prend les armes. Chacun des petits pièges qu'il tend saisis la salle au collet. Jamais âme qui vive n'a deviné si héroïquement son « tout le monde. » On le laisse jouer avec la morale, comme si c'était de la mousseline; on le laisse déshabiller ses poupées de haut en bas, sous prétexte qu'elles sont en carton. Il chatouille la vertu, il fait pousser de petits cris hystériques à la pudeur; en l'écoutant, les demoiselles Prudhomme frétille d'allégresse, comme si le cousin voyageur était inconvenant avec elles. La critique gambade, le public ne se connaît plus, le pompier marche sur la tête, le directeur fond en larmes, l'homme du rideau a des convulsions et les ouvreuses épileptiques lui donnent à l'unanimité leur voix pour l'Académie. »

A des coups portés si juste, assésés d'une main si sûre, M. Sardou répondit par d'autres qui, quoique bien dirigés, ne trouvaient peut-